

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Voyager quand on n'en a pas envie!

Pierre Gobeil, *Cent jours sur le Mékong*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 176 p., 18,95 \$.

Adrien Thério

Number 79, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38649ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thério, A. (1995). Review of [Voyager quand on n'en a pas envie! / Pierre Gobeil, *Cent jours sur le Mékong*, Montréal, l'Hexagone, 1995, 176 p., 18,95 \$.] *Lettres québécoises*, (79), 46–47.

Voyager quand on n'en a pas envie !



Ce n'est pas toujours drôle de voyager et de s'ennuyer, mais d'ennuyer le lecteur avec un récit mal fichu, c'est impardonnable. Surtout que le Viêt-nam n'est pas un pays pour touriste local.

JOURNAL
Adrien Thério

JE CROIS QUE JE ME SUIS AUTANT ENNUYÉ à lire le récit de voyage de Pierre Gobeil au Viêt-nam que l'auteur lui-même pendant ces trois mois qui n'en finissaient plus. Au moins, lui, quand il s'ennuyait trop, il s'amusait à noter. Ainsi, pages 106-107 :

Je note.

J'en ai marre de ce voyage. Je n'en peux plus d'être acculé à jouer le rôle de cet étranger riche qui répond aux passants, qui se fait suivre du regard et qui passe ses journées à compter son argent parce qu'en voyage on passe son temps à ne faire que ça : acheter, compter de l'argent, acheter des marchandises, compter des dongs, attendre le bateau, surveiller son guide et essayer d'expliquer qu'on veut un café PAS TROP SUCRÉ avant de se fourrer dans un autobus où on fera un voyage de dix heures plié en deux comme un canif. Mûr pour le club Med ? O.K.

Il y a quelques semaines, Binb, à qui je me plaignais de tout, disait : « Tu vas t'y faire... » EH BIEN ! J'AI DES PETITES NOUVELLES POUR VOUS, MONSIEUR BINH TRAN : JE NE M'Y FAIS PAS.

De plus, il est clair maintenant que je ne veux pas m'y faire. [...]

Le lendemain, c'est pareil. Il n'est pas six heures, c'est encore la nuit et déjà des musiques criardes, le bruit de klaxons et les cris des chiens qui se battent nous envahissent, prennent toute la place et font qu'on ne voudrait plus être dans ce pays, parce que le bruit qui existe au Viêt-nam, c'est à rendre fou n'importe qui.

La citation est un peu longue, mais elle montre bien que M. Gobeil aime voyager pour le malheur de voyager. Mais qu'alliez-vous donc faire dans cette galère, cher ami ? Pourquoi, après quelques semaines passées dans cette chaleur et cette humidité, dans ce bruit qui rend fou, n'êtes-vous pas tranquillement rentré à la maison et n'avez-vous pas pris une bonne douche avec votre savon au pamplemousse ? Qu'est-ce

qui pousse les gens à poursuivre un voyage qui ne mène nulle part et leur fendille les méninges ? J'avoue que je ne comprends pas. Vous vouliez absolument écrire *Cent jours sur le Mékong* ? Après avoir passé trois mois dans ce pays où les cris de toutes sortes vous empêchaient de dormir, vous avez perdu trois autres mois à rassembler vos notes pour nous dire que vous avez fait un affreux voyage. Ce n'est pas très brillant.

J'avoue qu'il y a quelques pages qui m'ont fait vibrer un peu, comme cette partie de fesses à quatre qui dure toute une nuit avec ces deux belles jeunes filles et une bouteille de Johnny Walker. Un vingt-six onces pour toute une nuit, c'est très peu pour deux bons buveurs. Et vous nous dites que, pendant cette baise, vous vous êtes bien saoulés. Vous nous trompez délibérément, monsieur Gobeil.

À d'autres moments, vous nous laissez croire à une belle histoire. Ainsi, à deux ou trois reprises, vous nous dites : « À deux heures du matin, on sonne à ma porte. » On a hâte de savoir ce qui va se passer. *Niet*. Vous nous fermez la porte au nez. Pourquoi faites-vous le cachotier ? Pour nous faire rêver ou pour nous faire niaiser ? Pas très gentil ! À un autre moment, une moto s'arrête à côté de vous. On vous fait signe de monter. Pourquoi pas ? L'aventure, y a-t-il quelque chose de plus beau en voyage ? Mais, l'aventure, vous la gardez pour vous. Quel égoïsme !

Une prose terne

Et vous vous ennuyez. Vous attendez le bateau qui doit partir, qui ne



part pas, qui partira dans cinq heures ou le lendemain. Vous aimez souffrir, mon ami ! Moi, à votre place, j'aurais pris le premier avion pour Montréal. Mais vous vous entêtez à rester sur place parce que vous voulez écrire un livre qui éblouira vos lecteurs. Si encore il était bien écrit ! Des anglicismes ici et là, des phrases souvent mal construites et qui, quelquefois, ne veulent rien dire, comme celle-ci : « Et puis, je l'ai dit, je ne sais pas comment donner. *Ça fait peut-être ça, voyager.* » (C'est moi qui souligne.) Si au moins vous aviez des pensées sublimes qui nous feraient oublier la moiteur du temps ! Si vous aviez des réflexions profondes sur le monde fou qui vous entoure ! De ce côté-là, c'est plutôt plat. Je me souviens de ce paragraphe : « J'achète des cigarettes et je les fume toutes. » Je me demande pourquoi votre éditeur ne vous a pas demandé de revoir tout cela et d'y mettre un peu plus de logique ? N'aurait-il pas pu vous indiquer certaines maladresses ?

Après avoir lu une prose aussi terne et pleine de trous, je n'ai *définitivement* pas envie (pour reprendre un de vos anglicismes) de me mettre à la lecture de vos romans. Ces cent soixante-deux pages auxquelles ont collaboré plusieurs personnes sous forme de traductions, de lettres, de textes divers me prouvent que vous manquez un peu d'imagination. Puisque vous êtes revenu de là-bas sain et sauf, rien ne vous empêche de commencer un autre récit de voyage intitulé *Cent jours dans mon village natal* en récupérant les réminiscences de jeunesse qui sont déjà présentes dans *Cent jours sur le Mékong*. L'inspiration serait peut-être au rendez-vous.

Mains de père

de Paul Savoie,
14 x 21,5 cm., xiv-146 p.,
1995. ISBN 2-921347-28-8.
16,95\$

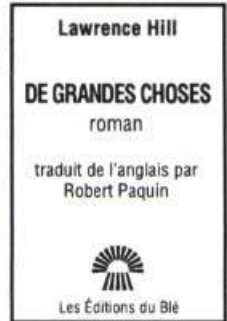
*Un récit composé de vignettes
qui brossent un tableau évocateur
d'une époque et d'un terroi.*



De grandes choses

roman de Lawrence Hill,
traduit par Robert Paquin,
14 x 21,5 cm., xii-276 p., 1995.
ISBN 2-921347-30-X. 21,95\$

*Avec sérieux et humour, l'auteur
fait vivre un milieu journalistique
où les questions du jour
s'entrechoquent – racisme, culture,
langue, pauvreté, féminisme...*



Diffusion Prologue



Les Éditions du Blé

340, boul. Provencher,
St-Boniface, MB R2H 0G7
tél. (204) 237-8200 téléc. (204) 233-2373



NUIT BLANCHE ÉDITEUR

À paraître

Il était 100 fois La Corriveau
par Nicole Guilbault
« Les principaux textes de La Corriveau »

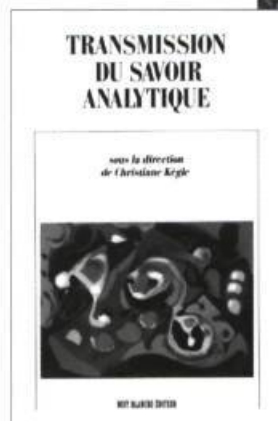
La discursivité
par Lucie Bourassa
coll. « Séminaires »

L'avenir de la mémoire
par Fernand Dumont
coll. « Grandes conférences »

Armes, larmes, charmes...
sous la direction de Paul Bleton
coll. « Études paralittéraires »

Le naufrage de l'université
par Michel Freitag
coll. « Essais critiques »

Le poids de l'histoire
par Jacques Pelletier
coll. « Essais critiques »



Transmission du savoir analytique
sous la direction de Christiane Kègle
« Hors collection »
24,95 \$



Les frères insoumis ou
« l'ombre d'un clocher »
par Pauline Dubé
coll. « L'hétrière »
22,95 \$

Le Roman Populaire Français (1789-1914)
par Jean-Claude Vareille
coll. « Littérature en marge »
PULIM/NUIT BLANCHE ÉDITEUR
28,95 \$

